

Jean Louis Schefer

**Notre âme
est une bête féroce**

Main courante 4



NOTRE ÂME EST UNE BÊTE FÉROCE

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Figures peintes, 1998
Cinématographies, 1998
Choses écrites, 1998
Origine du crime, 1998
Main courante, 1998
Images mobiles, 1999
Paolo Uccello, le Déluge, 1999
Main courante 2, 1999
Sommeil du Greco, 1999
Questions d'art paléolithique, 1999
Lumière du Corrège, 1999
Main courante 3, 2001
Chardin, 2002
Polyxène et la vierge à la robe rouge, 2002
Figures de différents caractères, 2005
L'Hostie profanée, 2007

*Les autres livres de Jean Louis Schefer
sont répertoriés en fin de volume.*

Jean Louis Schefer

Notre âme
est une bête féroce

Main courante 4

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-245-9
www.pol-editeur.fr

Journal écrit par à-coups, plusieurs fois interrompu et finalement recopié sans réelle indication de date (le temps a dû congeler en une masse indivise ou seulement capable d'élasticité?); quant aux lieux, l'unité est assurée par mon bureau, fixe, malcommode à transporter même en idée. Rareté, d'ailleurs, et plaisir unique du voyage sans « l'appareil du scribe », enivrante sensation de liberté : je ne peux pas travailler dans les chambres d'hôtel ni lire dans le train – les trains vont désormais trop vite : je ne prends en voyage que des notes éparses destinées à du travail en cours (que je ne puis généralement utiliser; c'est un enregistrement d'idées fixes qui doivent représenter quelque chose comme une ancre dans la dérive nauséabonde du voyage qui, quoique l'on fasse, finit par vous transformer en touriste) : je voyage sans ordinateur; carnets (que j'achète sur place), crayons et stylo; ai rassemblé autrefois une collection de plumes, provinces françaises, Allemagne, Italie, Belgique, New York – où l'on me fait cadeau de deux porte-plumes; ce présent extravagant fait par un artiste (peintre non naïf) qui espérait – comme je l'ai com-

pris plus tard, aveuglé tout d'abord par un tel élan de générosité – un texte sur ses œuvres... je les utilise encore ; j'ai toutefois oublié le nom de l'artiste – d'ailleurs sympathique, boitant légèrement de la jambe gauche et sans doute magnanime : en plus des porte-plumes m'avait proposé en prêt sa moitié dont il vantait la beauté, la souplesse, la soumission, le côté russe. J'ai regardé les œuvres, des dessins un peu gothiques, avec quelque chose des gravures sur bois du xv^e germanique, et compris beaucoup trop tard que ces plumes-là devaient écrire quelque chose sur l'artiste : l'idée de l'échange ne m'avait pas un instant effleuré. La moitié non plus (je n'aimais déjà pas emprunter). Du reste l'idée de me déshabiller m'a toujours déplu : souvenir légèrement amer du conseil de révision (entouré de jeunes Hercules et d'athlètes sur-musclés, j'espérais, tant que j'étais vêtu, être invisible) et, d'ailleurs, peu de goût pour les examens. Mais il ne s'agit que de plumes et d'encre ; revenons au papier.

Je reprends donc mon journal d'abord au porte-plume, puis au crayon (pour les jours creux).

Trois années sans rédaction, ou presque, du journal, occupées par une exposition de gravures germaniques, début xvi^e, au Musée de Strasbourg, la rédaction et la confection d'une anthologie de peintures, puis pendant l'hiver 2005-2006 la rédaction de mon travail sur quelques points de théologie médiévale (pourquoi, diable, a-t-il fallu inventer une théorie de la présence réelle?). Ces trois ans emplissent d'eux-mêmes les pages du terrible registre obituaire : disparition d'amis, de proches, de parents dont je n'ai plus le courage de saluer le départ. De tels adieux (et leur pénible rhétorique) sont encore possibles à l'âge, longtemps prolongé, des illusions d'une vie dont le terme est, magiquement, indéfiniment mis en sursis.

Le journal de travail devrait enregistrer au moins une vérité : on l'écrit précisément lorsqu'on ne travaille pas ; il doit donc assurer la représentation non du fil courant de la vie, ni son inévitable discontinuité, la palette des humeurs variées (l'idéal étant tout de même le journal de bord : dimanche, un léger grain a permis de recueillir un peu d'eau dans les bâches ; lundi, calme plat : lessive, urine collectée pour blanchir les pantalons ; amusement des hommes (rhum) ; mardi, le cacatois a disparu avec le perroquet ; trois nouveaux cas de scorbut ; mercredi, légère brise de sud-ouest mais toujours en panne ; jeudi, agitation des hommes : le médecin aurait mangé le cacatois, n'envisage pas de punition ; vendredi, les hommes essaient de tirer des mouettes ; aucune côte en vue néanmoins ; lune rousse, espérons un changement. Après enquête, le cacatois était une voile, le perroquet un perchoir d'où le mousse vomit sur le foc qui n'est pas un veau marin). La tenue du journal doit au moins assurer une quantité d'imbécillité dont on espère qu'elle fera défaut dans les vrais livres sans doute écrits par un monsieur Teste, tout seul dans sa chambre et qui ne remue ni bras ni jambes. Ou bien les miettes du travail ? Le diariste est-il comme le pauvre de l'Évangile, caché sous la table du riche et qui se nourrit des miettes du festin ? Ou bien assure-t-il l'existence d'une non-littérature qui au moyen d'une espèce de compensation par la nullité ressemblerait à la vie ? Le journal sert, plus qu'à autre chose, à constituer une sorte d'envers romanesque : c'est le portrait charge de l'auteur qui devient, toujours, un Bouvard et Pécuchet (ce que ne réussissent ni les Mémoires ni la Correspondance) : il a des idées sur tout, de préférence banales, il rampe au niveau le plus bas de la littérature, entre les leçons de choses, les devoirs de vacances et les récitations. Jouant du nécessaire enfer-

mement dans une tour imaginaire, il est odieux, ricaneur, tatillon, infantile, antisocial par obligation, et finalement se glorifie de son immoralisme d'emprunt. Travers inévitable : par crainte de passer pour un benêt, s'arrange pour faire le personnage d'un monsieur redoutable. Finit ainsi par passer pour dangereux – entendu : « comment va-t-il nous arranger dans le prochain volume ? » Seuls les audacieux lancent encore des invitations, les envois de livres se font rares. La bonne, heureusement, ne lit pas. Fatale induction d'humeurs à travers cet artifice : l'auteur de sous-mémoires (la vie au jour le jour) se transforme en un Christ d'occasion (persécutions sans nombre, outrages, trahisons en tous genres, crucifix des incompréhensions levé sur les tempêtes de médiocrité d'un siècle toujours à son déclin), à moins (Ernst Jünger) que, passant d'une guerre à l'autre, l'auteur de soi-même ne se transforme, déjà doryphore, en chasseur de coléoptères. Régulière litanie : nullité des lecteurs, méchanceté des éditeurs et chroniqueurs. Peu d'éblouissements, tentative de poser des mines sous le roman dont on élabore moins le brouillon que l'entrelacs des motifs de dérision. Seule vérité peut-être, le vrac de la mémoire, la préservation scrupuleuse de l'insignifiant. La réalité de fond du journal (Goncourt, Michélet, Bloy, Strindberg, Jules Renard, Gide) ne ressemble en rien à des carnets d'explorateur (genre dépassé, Tintin au Congo, qui ne tenait encore que comme doublement des expéditions coloniales) : c'est Harpagon orpailleur qui tente, tamisant le petit ruisseau du temps, de retenir les pépites d'illusion qui ne sont plus entre ses doigts que la poussière de mica des idées évanouies.

Le journal servirait aussi à des notes *d'en bas* ; Victor Hugo pendant le siège de Paris (*Carnets 1870-1871*, 7 octobre 1870, « envol de Gambetta ») : « *Acheté un képi.* »

Alors pourquoi ? Pour le plaisir sans doute, ou la curiosité de voir dévidée une toile ajourée, non tout à fait une dentelle mais un tissu mangé aux mites qui sont là, vigilantes, et se nourrissent au fur et à mesure de l'ouvrage du drapier. Celui-ci ne s'en désespère pas puisque, travaillant sur le prochain évanouissement du temps, il ne déroule peu à peu dans son tissu lacunaire que des motifs de labyrinthe où lui-même, parti à la recherche de détails de son moi, est enfermé comme un animal sans identité. Tentative à peu près désespérée d'être contemporain de quelque chose ou de quelqu'un ; mais le journal met en place, comme son seul dispositif, un tel décalage dans la conscience du temps qu'il ménage régulièrement une petite vue apocalyptique : je suis contemporain d'une légère anticipation de la fin du monde. Aucune rédaction ne dit : je commence, mais : j'assiste à la fin des illusions. Après tout *Les Illusions perdues* sont le titre générique de toute grande œuvre romanesque, jusqu'à la découverte du heurt qui marque, comme une pierre milliaire, l'instant qui nous met au monde plusieurs fois, comme vivant, comme conscience, comme volonté ; la révélation que le temps n'existe que parce que nous sommes le paradoxe de sa continuité (*nous sommes les inventeurs du discontinu*).

Dernières années occupées de tourniquets d'idées fixes, goût sensiblement diminué pour la vie sociale, réduite à des soins et à des soucis de famille (dont il est vrai que l'être tentaculaire suffit à composer une société), nostalgie, par bouffées, pour deux périodes exceptionnellement heureuses d'autrefois, l'Allemagne des châtelains, l'Italie des amis ; mais partout les amis disparaissent, comme par des accidents de précipices, et chacune de ces disparitions qui nous ôtent quelque chose de l'irresponsabilité et

de la grâce reçue des compagnons de notre vie ne cesse de me dire : travaille ! tu es désormais enfin une âme errante, obligée par les mille plis du temps à en suivre les lignes, et condamnée à en voir peindre des visages. Tu es pour l'instant ce qui reste et il faut à ces attachements qui composent la vie donner une espèce d'être et peu importe, poème, musique, roman, traité, c'est ton ouvrage dont tu savais dès le commencement, dès la première phrase et la première ivresse d'idée, qu'il serait ton dernier et seul ouvrage, ton linceul, ta joie et ton tombeau.

10 novembre 2002. Perspective d'aventures (ou de voyages de toutes sortes) évidemment limitée pour cette année ; promenades prévisibles sous forme de lectures. Dois tenter, pendant quelques mois (?), de donner forme au travail sur l'eucharistie et les légendes de sacrement profané à la fin du Moyen Âge.

Je découvre seulement la construction de deux objets théologiques (c'est-à-dire de deux théologies), la trinité où se règle la question des intelligibles et des hiérarchies : voilà la construction (Marius Victorinus, Augustin, Thomas) qui réfute le plus certainement les « erreurs » des Grecs et fait barrage à l'influence et à la séduction de la philosophie grecque. L'autre construction théologique médiévale est en partie le fait de règlements rituels portant sur la nature de la matière d'offrande et reconduisant, sur la nature du signe sacré, les débats dramatiques sur la nature du Christ. À l'acception du sacrement comme signification (Isidore : *sacramentum id est sacrum signum*) fait suite au IX^e siècle l'idée d'une réalité justifiant le sacrement (la chair du Christ) et contractée par lui ; d'où suit une théorie de l'image et du signe, liée au sacrement, sous une forte injonction du réel. La théorie des signes ne se libère que tard et indirectement de l'emprise du référent : le signe n'est pas

image de la chose, il la remplace dans le monde des signes. L'élaboration des étymologies médiévales montre que les signes n'ont aucun caractère arbitraire mais procèdent de dérivations figuratives ; l'eucharistie qui n'est pas le Christ sur le mode du portrait peut le devenir en confirmation de son contenu : c'est l'acception de la *similitudo*, au vrai « analogie », entre deux types de réalités. D'où suit une espèce de double divinité médiévale : le Christ est le dieu parrain du réel et du réel historique puisqu'il l'infuse mystiquement ; il occupe en tout cas toute l'iconographie ; il est comme chair et corps mystique garant de tout l'ordre symbolique. Le dieu trinitaire, intégration et correction tardive des polythéismes orientaux, sous influence grecque, constitue une autre théologie et une divinité sans relation avec celle du Christ-Roi.

Me voici avec deux configurations divines ; la seconde (trinitaire) n'a pas de service, ni culte ni prêtre ; elle est la structure du ciel (des intelligibles, et, chez Augustin, elle est la structure aporétique du temps). Toutes les constructions, légendes, argumentations sur l'eucharistie, c'est-à-dire sur la réalité historique et sacramentelle de la chair du Christ, en prennent un éclairage plus net : cette théologie pratique (si l'on peut dire) a pour fonction une prise en charge de toute l'idée de réalité. La théorie eucharistique ne peut donc qu'être réaliste, et la réalité sacramentelle, hors de preuve dans la logique – elle est un âge de la théorie du signe –, seulement prouvée par l'argumentation du miracle, c'est-à-dire par extraordinaire.

Et me voilà bien : deux dieux !

La construction d'une théorie réaliste du sacrement (le signe est ce qu'il signifiait en figure, le sacrement est réellement corps du dieu) suppose comme préalable une déconsidération et une

destruction de la sémantique de l'image. Le corps vrai et l'image sont désormais séparés et toute la théorie ultérieure de l'image dérive vers une théorie des fictions. Cette première juridiction négative de l'image date des Carolingiens : concile de Francfort en réponse à Nicée II ; les objections des Carolingiens au culte des images sont reprises littéralement par le concile iconomaque de 815, au concile de Paris de 825 (dans lequel les Francs acceptent la distinction entre vénération et adoration des images) avant le rétablissement solennel des images en 843, à Sainte-Sophie, en présence de Théodora.

9.10 : application récente de la transsubstantiation : le bœuf qui s'est nourri de farine animale (et de crevettes) devient une vache folle, par inversion du processus habituel au cours duquel toute vache abattue devient un bœuf en boucherie. Déclaration solennelle du chef de l'État sur la question du credo de la chaîne alimentaire. Il faut donc, comme après le Sermon sur la montagne, revenir au pain et aux poissons. Ubu est-il une autre figure de Melchisédech ? Objection de Porphyre dans la version de Plutarque : toute farine est animale et tout animal réduit en farine peut devenir du pain. Et hop !

Et fin des légendes médiévales rhabillées par les Brothers Grimm : le joueur de flûte de Hamelin remplacé par le mangeur de frites de Berlin, détrôné à son tour par le rongeur de fiches de Melun. Ainsi va l'Histoire !

Rôle dans des rayons de librairie avec le même intérêt mêlé de crainte que dans un muséum d'histoire naturelle où je n'aurais jamais l'idée d'acheter de ces flacons où nagent dans une suspension de formol des fœtus de toutes les espèces. Évité de justesse un vase chinois.

11.12 : travail sur les deux théologies médiévales ; je passe, du moins théoriquement, d'un problème d'iconologie à un problème d'histoire critique des religions. Et voilà la famille : Renan, Loisy, S. Reinach (odeur de roussi). Ennui des embarras inévitables dus aux argumentations et démonstrations par textes : risque de s'étendre et, surtout, de s'ennuyer.

Continue à travailler comme un demi-aveugle en soupçonnant que les sujets de travail (mes pères et mes enfants), peinture, archéologie, figures en général, théologie, littérature – leurs corps émergent toujours à peu près dans les mêmes zones de symptômes historiques –, se rejoignent ou font partie d'un plan d'histoire totale ou démultipliée ; qu'entre eux tous passe l'idée d'un système ou d'une organisation commune : est-elle poétique, historique, morale ; est-ce en réalité la chimère d'une espèce de tableau du monde ? Perspective de synthèse dont je n'ai pas la patience : j'espère (magiquement) qu'elle se fait au fil de l'eau, c'est-à-dire que je me modifie de façon à pouvoir distribuer chaque donnée nouvellement abordée dans les différents registres de ses implications historiques. Espère toujours, cher enfant ! Il faudra bien faire un effort supplémentaire. Il reste ceci que dans cet étrange métier d'écrivain je suis spécialisé en tout : qu'il n'existe pas un niveau dernier de synthèse ou de figuration ; que tout le langage dans sa surface de contact (de lecture) doit être constitué. Pourquoi ? Pas de perspective romanesque ni à court terme ni à long terme, c'est-à-dire pas de résolution dans la littérature.

Les problèmes de théologie se simplifient d'eux-mêmes, rapportés aux déterminations des créations dogmatiques. Ainsi qu'est-ce que l'invention de la trinité, reprise tardive des configurations polythéistes orientales, système de résolution d'idéal-

tés philosophiques étrangères à l'Occident latin (Orient grec), système garant de la nouveauté du dieu du Nouveau Testament (ce dieu-là est innocent de toute l'histoire d'Israël), rempart du christianisme essentiellement latin (polythéisme des idéalités et des essences chez les Grecs), assurance contre sa propre antiquité biblique et forte structure de soutien de son ciel : le culte, c'est-à-dire la religion, du Christ est constamment exposé par sa fragilité ; sa fragilité dernière est mise en exposant du réel qu'elle institue comme réalité historique : l'Église, corps mystique du Christ, instrument du salut remplaçant la loi ancienne et les prophètes.

Ainsi ne pas oublier ceci : la défense de l'eucharistie est d'abord la défense d'un état du signe sacré (la nouveauté d'une religion qui produit du sacré, ce que les Byzantins n'ont jamais soutenu), autrement dit d'une essence du signe par excellence (le *Numen* des chrétiens) dont la spécialité cultuelle est la consécration d'une chose non pour sa résolution en figure mais comme signe purement transitif. Disons ceci que l'Église est détentrice d'un modèle de perfection du signe dont elle assure la reproduction et la communication. Ce signe est coextensible mystiquement à l'ensemble du monde chrétien vivant dans la foi en l'incarnation du Christ. La surcharge symbolique du signe sacré (eucharistie, hostie) est en quelque sorte apportée par sa métaphore monétaire ; la légende de profanation fait lecture de cette surcharge ou seconde définition de l'hostie comme monnaie, etc.

Acheté une édition de Byron qui encombrait la bibliothèque de Jean-Claude Biette ; mélange subtil de talc et de sueur, trafic de miss et de vallons fertiles, urnes, élégies. Le *Giaour* fait, comme tout le reste, super-touriste.

Sors dîner sous la pluie ; j'ai pourtant décliné une invitation à Montréal pour ne pas gâter une ou deux paires de chaussures dans la première neige québécoise !

Remplacé les historiens par les voyageurs, pour l'instant. Suite du *Rhin* de Victor Hugo et le très intelligent voyage de Rebecca West en Yougoslavie, *Agneau noir et faucon gris* ; une rare connaissance des dossiers historiques de la région jusqu'en 1937. Grande et vive intelligence dont les journalistes et les analystes politiques de ces dernières années se sont montrés incapables. Je décerne donc pour moi-même une sorte de prix Nobel à cette grande dame et achète quelques exemplaires du livre pour mes amis.

Visite d'un jeune artiste yougoslave (de Belgrade) qui tente d'exorciser le lourd climat et la destruction morale de son pays en construisant des petites machines à faire peur, en tout petit. Construit (plans, maquettes) de petits objets de théâtre sur le modèle de la « machine démoniaque » (guillotine) ; dispositifs dans lesquels le spectateur envoie l'un de ses corps chercher sa place réservée ou tester le mécanisme fatal de la civilisation : il expérimente ainsi la place du mort, celle de l'hostie dans l'ostensoir, de la victime sur l'échafaud ou dans la vierge de Nuremberg. La même boîte est donc un reliquaire, une boîte à gants, un ostensorioir ou une custode, une scène de théâtre. Atterré par cette « consultation », peiné pour ces pauvres amis, je parviens à ne pas promettre de texte (j'apprends par son amie que Derrida, enchanté, est disposé à en faire un). Je frémis à l'idée d'ouvrir une boîte de sardines après cette révélation : tous les petits corps nus rangés dans un bain d'huile ! Au moins une idée constante chez les artistes et intellectuels de ce pays (grand goût pour le théâtre de la

cruauté d'Artaud) : chacun cherche comme un acupuncteur les points sensibles au milieu de l'enchevêtrement de nerfs de l'immense corps symptomal de l'Europe historique, conscients de la mystification historique de leur pays. Séquelles de deux nuits blanches qui m'empêchent de prolonger cette conversation ; lui semble respirer à l'aise dans le climat protégé de mon cabinet de travail, lieu de torture feutré, boîte de conserve dont je suis l'unique sardine.

Se débrouiller toute l'année avec la théologie médiévale, des lectures d'occasion, l'entretien des amis. Voyages ? Une ou deux conférences à l'étranger, zigzags en Europe. Nous sommes le 14 novembre.

Cérémonie républicaine : la foule se masse sur les trottoirs (c'est l'entraide, comme les anciens frères Ripolin dont seul le dernier pouvait dire « tu l'as dans le dos »), pendant ce temps la fille se trotte dans le manoir, la souris crotte dans le mouchoir, se faufile dans le hachoir ; houle dans le crachoir ; le loufiat tousse dans le saloir et les folles se poussent dans le parloir.

16. Nuit d'angoisse à cause du travail à rendre ; programme arrêté de déjeuners amicaux (dames), charme, propos de peinture, etc., seule façon d'éviter la crainte des dîners : trop longs, finissant en philosophie après le dessert et me privant du moment le plus délicieux de la journée (lecture du soir).

Texte à écrire ces jours-ci sur Serge Daney. Ces programmes d'hommage aux amis disparus m'effraient de plus en plus ; je ne peux jamais parler de l'auteur – j'ai sans doute été leur lecteur le plus frivole ; et de quoi étaient faites ces amitiés ? de riens, d'amusements des moindres choses, de propos sur nos amis communs, commentaires des plats de restaurant, chiffons (« Je ne suis pas

d'accord avec ta cravate. – Ça peut se plaider »), de nos angoisses d'enfants, jamais de nos amours, jamais du travail (deux pudeurs des amitiés masculines). Projets échafaudés. Enfin ce que nous demandons à nos amis et ce que nous leur donnons : de la grâce, pas des idées. Souvenir de ces amitiés, maintenant douloureux, c'est la grâce de chacun dont je ressens le manque, un vide que le souvenir creuse encore. Et de quoi vais-je donc pouvoir parler ? Des riens, de la voix de Serge légèrement enrouée, des attitudes, du détachement de spectateur, de la présence légère de cette affection, des minuscules cadeaux de carnets et de cartes postales rapportés de ses voyages ? De sa façon ironique de voir le monde en gros plans, travellings, plans fixes, d'en juger le scénario. Du déjeuner offert après la mort de Michel de Certeau, d'une telle délicatesse ? Et du jeu d'une gentillesse bourrue, me sachant amateur de femmes ?

Talent ludique, sérieux, idée de responsabilité de l'écrivain-critique (autrement dit, souci de la dignité des autres). M'exprime son regret, au cours de ses dernières semaines, de n'avoir été ni un styliste ni un écrivain à idées ; lui réponds que cela même est le remords d'un artiste : Watteau découvrant qu'il ne sait pas dessiner comme il voudrait, obligé de faire du Watteau.

28. Passé un assez long temps à revenir dans le Moyen Âge : objections à Arius au IV^e siècle et tentative de liquidation des dangers spéculatifs liés pour les Latins à la philosophie grecque : être, essence, coessence, hypostase deviennent l'unique *substantia*. Début de la simplification théologique évitant la réintroduction subreptice du polythéisme dans les degrés d'essence divine et ébrasement de la philosophie antique ; première conséquence : disparition du poème de la nature inspirée.

Lecture nocturne : je continue le très beau livre de Rebecca West ; l'idéal de ce que serait un guide de voyage (j'avais relu les lettres de Champollion avant mon voyage d'Égypte) : un livre d'histoire, un roman, une description des sites. Peu à peu se dégage une extraordinaire sympathie et une vive intelligence des Slaves du Sud : un art de vivre en porte-à-faux sur les compositions régionales de strates historiques et de mélanges nationaux (Croates, Bosniaques, Monténégrins, Serbes), résultat du pillage, de la mise en coupe réglée et de l'administration brutale des Vénitiens, Turcs et Autrichiens. Idée lumineuse sur la complexité des diversités et imbrications nationales et confessionnelles des Slaves du Sud : les Balkans ont pendant des siècles protégé l'Europe d'une avancée de l'Islam.

Je suis stupéfait qu'un aussi grand livre ne soit pas inscrit au programme des études.

Espoir d'avenir soutenu par deux projets à moyen terme : achever mon livre et organiser à Lisbonne, à la demande amicale de João Bénard da Costa, une semaine de conversations amicales sur le cinéma : chacun des amis fait son programme dans lequel, personne d'entre nous n'étant professionnel de la critique cinématographique, chacun pourra exposer ses goûts, c'est-à-dire sa faiblesse, ses désirs, son désir d'histoires, son âme enfantine, ses choix d'amour comme si l'on pouvait encore en délibérer. Lectures et choix sans idée de justesse critique : le cinéma expose à une régression des poétiques intimes. Le spectateur : fonction poétique du cinéma.

Exposition de dessins de Victor Hugo, encres, lavis de couleur douteuse (les marron foncé retiennent une idée malencontreuse de la « matière ») : trop de dessins approximatifs, faux

autres livres de Jean Louis Schefer

- Scénographie d'un tableau, *Le Seuil*, coll. « *Tel Quel* », 1969
- L'Invention du corps chrétien, *Galilée*, 1975
- L'Homme ordinaire du cinéma, *Cahiers du cinéma / Gallimard*, 1980,
Petite bibliothèque des Cahiers, 1997
- Gilles Aillaud, *Hazan*, 1987
- 8, rue Juiverie, photographies de Jacqueline Salmon, *CompAct*, 1989
- La Lumière et la Table, *Maeght éditeur*, 1995
- Question de style, *L'Harmattan*, 1995
- The Enigmatic Body, *Cambridge University Press*, 1995
- Du monde et du mouvement des images, *Cahiers du cinéma*, 1997
- Goya, la dernière hypothèse, *Maeght éditeur*, 1998
- Une maison de peinture, *éditions Enigmatic*, 2004